

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 41 (1908)
Heft: 6

Artikel: Postscriptum à l'étude du quatrième évangile de l'abbé Loisy
Autor: Chavannes, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POSTSCRIPTUM A L'ÉTUDE DU QUATRIÈME ÉVANGILE

de l'abbé Loisy ¹

PAR

HENRI CHAVANNES

Pour ceux d'entre vous, Messieurs, qui n'assistiez pas à notre séance de novembre 1905, où j'ai cherché à exposer la conception que l'abbé Loisy se fait de l'Évangile de Jean², et pour ceux, s'il en est, qui n'auraient peut être pas connaissance de ses ouvrages, spécialement de son gros livre sur « le IV^e Évangile », je dirai brièvement ce qui suit : Tandis que Schleiermacher, Colani, Albert Réville, Renan (à l'origine, au moins pour ce qui ne concerne pas les discours du Seigneur), Astié, Bovon, Frédéric Godet soutiennent l'historicité du IV^e évangile, l'abbé Loisy la nie, comme Baur, Reuss, Jean Réville entre autres, qui le tiennent pour un ouvrage symbolique ou allégorique. Selon ces derniers théologiens « les personnages de l'évangile johannique sont moins des hommes que des noms ou des types généraux et figuratifs³ ». L'auteur de IV^e Évangile s'est trouvé, dit M. Loisy, en présence soit de la tradition historique, représentée par les Synoptiques, soit de la tradition théologique, inaugurée par saint Paul : son ouvrage est une heureuse

¹ Lu à la société vaudoise de théologie, le 29 juin 1908.

² *Revue de théologie et de philosophie*, 1906, p. 204-234.

³ *Le IV^e Évangile*, p. 74.

interprétation de ces deux sources, un témoignage ecclésiastique qui représente la foi de l'Eglise, le mouvement religieux chrétien vers la fin du premier siècle. Il ne raconte pas réellement la vie du Christ, mais appartient au développement de la christologie¹. C'est l'Evangile avec une expérience de trois quarts de siècle, l'Evangile de l'Eglise organisée en royaume de Dieu sur la terre et présidée par le Sauveur invisible et glorieux qui l'anime de son esprit². Cette grande allégorie théologique est, comme les épîtres de Paul, une interprétation de l'Evangile primitif, suggérée et autorisée par l'Esprit de Jésus. De la sorte le IV^e Evangile est un document d'un tout autre ordre que les Synoptiques ; il se superpose à eux comme la philosophie religieuse et *mystique*, l'explication transcendante de leur auteur. Ses récits sont entièrement symboliques, et les données historiques qui y ont trouvé place n'y sont pas à raison de leur caractère primitif, mais à raison du sens qui y est rattaché³. Pour n'être pas une source historique, la valeur de l'évangile de Jean n'est point diminuée aux yeux de M. Loisy ; il ne le considère nullement comme une altération, mais comme une interprétation de l'histoire. C'est, dit-il, la perle du Nouveau Testament⁴.

Ajoutons que, selon notre abbé, le fond des allégories se résume dans les deux idées maîtresses du livre : le Christ vie et le Christ lumière⁵. Pour lui « la clef de l'Evangile c'est la théologie de l'incarnation⁶. » Il soutient fortement l'unité et l'homogénéité du livre, dont il relève le caractère très personnel, mais ne croit pas que Jean l'apôtre en soit l'auteur. Le point de vue de M. Loisy a été combattu par maints évêques, qui ont interdit à leurs ouailles de lire ses livres. La plupart se sont bornés à le condamner au nom de la tradition catholique et des encycliques papales ; tel d'entre eux aurait volontiers applaudi à « des procédés analogues à ceux qui ont été employés jadis contre Galilée et contre Richard Simon », la victime du grand Bossuet. « Un évêque

¹ *Autour d'un petit livre*, 2^e éd., p. 94. — ² *Id.*, p. 106. — ³ *Id.*, p. 104.

⁴ *Id.*, p. 107. — ⁵ *Id.*, p. 97. — ⁶ *Le IV^e Evangile*, p. 98, 120.

ne discute pas, il ne réfute pas, il condamne », disait naguère un des prélats qui ont censuré *l'Évangile et l'Eglise*¹.

Telle n'est pas la mentalité d'un ancien supérieur général de l'Oratoire, M. A. Nouvelle², qui combat M. Loisy — fait hélas trop rare — par des arguments dignes et du sujet et de son adversaire, en se plaçant, comme le docte abbé, sur le terrain scientifique; il a compris que la preuve tirée de la tradition dogmatique du catholicisme « n'est pas recevable dans l'ordre de l'investigation historique³ ». Dans son ouvrage, dont la 3^{me} édition a paru l'année dernière, il soutient, comme M. Godet dans son gros commentaire, l'authenticité et l'historicité de notre Évangile. Je n'entre pas dans les graves et difficiles questions débattues par ces deux savants, qui, pour être de confessions différentes, n'en sont pas moins d'accord pour le fond des choses, et m'en tiens pour aujourd'hui à l'exposé des vues d'un autre auteur, un pasteur réformé (T. Fallot), dont la brochure⁴ a paru en 1903, comme le IV^e Évangile de M. Loisy.

Pas plus que ce dernier, l'auteur protestant ne considère l'Évangile de Jean comme « une vie de Jésus à la façon des trois premiers évangiles ». (p. 33, 34.) Selon la déclaration : « La Parole a été faite chair et nous avons contemplé sa gloire », le sujet de l'ouvrage est pour lui la gloire du Christ. « Le héros du livre n'est pas tant le Fils de l'homme qui souffre et qui meurt, que le Fils de l'homme qui est monté au ciel et qui est dans le ciel ». (Jean III, 13.) Jean considère le Christ non durant sa carrière terrestre, mais « dans la vie parfaite dont l'accès lui a été ouvert par sa mort et sa résurrection. »

¹ *Autour d'un petit livre*, p. xx et xxxiii.

² *L'authenticité du IV^e Évangile et la thèse de M. Loisy*, par A. Nouvelle, Paris, Bloud & C^{ie}, 3^e éd. 1907.

³ *Autour d'un petit livre*, p. 14.

⁴ *Jour après jour*, quelques indications à l'usage de ses paroissiens, par T. Fallot, pasteur de l'Eglise réformée d'Aouste. Valence 1903. Voir aussi *Revue chrétienne* de décembre 1908 : *L'Évangile selon saint Jean*, pages détachées de l'ouvrage posthume, paraissant alors sous le titre de : *Comment lire la Bible jour après jour?*

« Cette vision de gloire n'a pas été accordée aux disciples, et ne pouvait pas l'être, avant que le Christ eût achevé son œuvre. » Quand Paul dit : « Nous avons vu sa gloire (2 Cor. IV, 6), il décrit l'expérience qu'il a faite lorsqu'il est entré en contact avec Jésus vainqueur de la mort et vivant aux siècles des siècles. » « Il a fallu, pour que les disciples comprissent la merveilleuse beauté de cette activité dans l'abaissement et la souffrance, qu'elle leur apparût transfigurée par la clarté dont rayonnait la personne glorifiée du Maître. » Aussi « l'œuvre de Jean ne nous apparaît-elle dans sa valeur permanente que lorsque nous l'étudions à la clarté du Christ glorifié ». (p. 36.)

« Tant qu'on essaie, soutient notre auteur, de situer les discours du Christ dans le cadre de son existence terrestre, on se heurte à d'inextricables difficultés. Le merveilleux entretien du chapitre VI : « Je suis le pain descendu du ciel », comme ceux du chapitre XV : « Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron », impliquent que l'œuvre du Christ est achevée. Sans la croix et la résurrection, ces discours demeureraient inintelligibles.

« Certains lecteurs considèrent cet Evangile comme un procès-verbal exact des actes et des paroles du Maître; d'autres n'y trouvent que les pieuses rêveries d'un disciple. Les uns et les autres se trompent. L'évangéliste a pénétré plus avant que la plupart des croyants dans l'intimité du Christ vivant. »

« Nous possédons ainsi (p. 35) une vue d'ensemble de l'œuvre terrestre du Maître, esquissée à la clarté du Christ on pourrait aussi dire : un commentaire fourni par le Christ lui-même. »

« L'évangile de Jean constitue une image composite : certains traits appartiennent à la figure du Christ terrestre, d'autres à sa personne glorifiée ; la plupart des paroles prononcées le sont par un homme qui, ayant vaincu le péché et la mort, est délivré de l'infirmité d'ici-bas et vit dans le ciel. »

« L'évangéliste antidate les discours, lorsqu'il les attribue

au Christ terrestre. Certes c'est bien le Christ qui a communiqué à son fidèle disciple ces merveilleuses révélations, mais c'est le Christ glorifié dont il a entendu la voix » (p. 37).

« Jésus n'eût pas pu être compris par les siens s'il eût tenu de pareils discours tandis qu'il était encore emprisonné dans sa chair mortelle. » « Placez au contraire ces paroles merveilleuses dans la bouche du Christ glorifié, qui est Esprit et qui n'agit plus que dans la puissance de l'Esprit, du même coup tout s'explique. »

Dans l'emploi du futur, variant sans cesse avec celui du présent dans le discours du Seigneur, notre auteur ne peut voir qu'un « artifice auquel l'évangéliste est contraint de recourir pour demeurer fidèle au plan qu'il a conçu. Il fait violence à l'histoire pour communiquer à ses lecteurs l'impression exacte de la vision glorieuse dont il a été honoré. Il a vu la gloire du Fils transfigurant son abaissement. Il a donc voulu unir dans un même tableau deux choses qui étaient séparées dans le temps : l'excès de grandeur et l'excès d'infirmité. En un mot l'auteur de l'Évangile confond sans cesse le présent dont il vit avec le passé dont il tente de revivre, et les paroles que le Christ glorifié fait retentir dans les profondeurs de l'âme de son serviteur semblent à celui-ci l'écho des discours que le Maître tenait jadis, avant qu'il eût accompli le suprême sacrifice » (p. 38).

« Eh ! qu'importe, en somme, ajoute notre auteur, à quelle époque Jésus a prononcé telle ou telle parole ? l'essentiel, c'est qu'il les ait dites. Les *voyants* de tous les âges — je préfère ne pas dire les *mystiques* à cause des malentendus auxquels ce mot donne lieu, — les voyants ont attribué peu d'importance à la différence des temps et à la succession des événements. Altérés de vérité, mais de la vérité qui dure, ils ne voyaient dans chaque fait particulier que l'expression fugitive d'une réalité supérieure. Cette réalité seule les préoccupait. Ils voulaient coûte que coûte l'étreindre. Or comme cette réalité demeure, la question du passé, du présent et de l'avenir les laissait indifférents, ou pour mieux dire, ils vivaient dans un éternel présent. »

« Les esprits de la famille de notre évangéliste n'attachent qu'une importance secondaire à la façon dont les événements s'enchaînent. Tandis que l'historien voit tout en surface et s'acharne à la poursuite des plus menus détails, le mystique véritable sonde la profondeur. Il est hanté par la pensée de *ce qui doit être*, et comme il est un croyant de foi intense, il estime que ce qui doit être est déjà. Celui qui croit au Fils, disait Jean, a la vie éternelle » (p. 38).

Mais « pourquoi, se peut-on demander, l'évangéliste, au lieu de se borner à décrire le Christ glorieux, dont la vision ne le quittait pas, a-t-il donné pour cadre à son tableau l'activité du Maître aux jours de sa chair? » (p. 34). A cette question notre auteur se borne à répondre, d'une part, que l'évangéliste a voulu que « la vision de gloire du Christ ne fît pas oublier la réalité de son humanité douloureuse », et d'autre part, « tandis que l'auteur met en relief cette humanité dans l'infirmité et la souffrance, il n'entend pas perdre de vue un seul instant la grandeur sans bornes de Celui qui savait d'où il venait et qui, dès ici-bas, proclamait son union parfaite avec le Père ». On peut trouver cette réponse insuffisante. L'auteur a beau nous dire que « les paroles que le Christ glorifié fait retentir dans l'âme de son serviteur semblent à celui-ci l'écho des discours que le Maître tenait jadis, avant qu'il eût accompli le suprême sacrifice, » il n'en reste pas moins qu'il présente les choses de telle façon que les simples lecteurs, et l'Eglise pendant dix-neuf siècles, ont naturellement tenu les paroles du Christ pour prononcées au moment où elles sont rapportées; et qu'on a quelque peine à légitimer cette transposition, dans le temps de la vie terrestre de Jésus-Christ, des affirmations spirituelles, des paroles que le Christ glorifié fait retentir dans l'âme de son serviteur.

Il y a là, dans le procédé que notre pasteur attribue à l'évangéliste et qui consiste à situer des paroles du Seigneur dans des circonstances où il ne les a pas réellement prononcées, comme de la part de l'abbé Loisy faisant présenter par l'auteur comme faits réels des symboles, des allégories, simples produits de son inspiration, quelque chose qui

déconcerte. Il est vrai que le dix-neuvième siècle a façonné notre esprit à un respect de la vérité historique, qui était bien loin d'être l'apanage de l'antiquité. Si l'Évangile de Jean se donnait nettement pour une allégorie, on n'éprouverait pas l'espèce de malaise, presque de scandale, que provoque la prétention de l'auteur, clairement indiquée, de faire passer son ouvrage pour de l'histoire : nul ne fut jamais ofusqué, en lisant le *Voyage du Chrétien* de Bunyan, par le récit des paroles et des actions des personnages : ce sont là des allégories qui ne prêtent à aucune équivoque, à aucune apparence de manque de sincérité ; tandis qu'au récit du miracle de Cana ou de la résurrection de Lazare, le simple lecteur ne met pas en doute que l'auteur ne présente les faits comme s'étant réellement passés. M. Loisy reconnaît que, tout en n'étant qu'un témoin spirituel du Christ, l'auteur se donne pour un témoin réel : « Le lecteur vulgaire, dit-il expressément, devait... ignorer que ce disciple n'était pas tel dans le sens strict et historique du mot. »

Le pasteur que nous avons cité n'est pas aussi explicite, mais au fond sa pensée ne diffère pas de celle de l'abbé, puisqu'il avoue nettement que l'évangéliste « fait violence à l'histoire ». C'est, me semble-t-il, ce que montrent bien les citations que je viens de faire de sa brochure.

Quoique les deux auteurs dont nous nous entretenons ne tiennent pas l'Évangile de Jean pour historique, ils n'en donnent pas moins à l'ouvrage une importance capitale. « Le Christ ne laisse pas, dit l'abbé Loisy, d'y être vivant en esprit ; » « le souffle en étant vraiment celui de Jésus, il reste en toute hypothèse une des bases de l'édifice chrétien. » « C'est la perle du Nouveau Testament ». Pour notre pasteur l'Évangile de Jean est « l'interprétation même de la vie du Seigneur, un commentaire fourni par le Christ lui-même » ; « l'évangéliste a pénétré plus avant que la plupart des croyants dans l'intimité du Christ vivant » ; les discours johanniques, pour n'être pas sortis de la bouche de Jésus de Nazareth pendant sa vie terrestre, n'en sont pas moins « des paroles que le Christ glorifié fait retentir dans les profon-

deurs de l'âme de Jean. » Et si l'on demandait comment nous pouvons savoir que c'est bien « le Christ glorifié qui a communiqué à son fidèle serviteur ces merveilleuses révélations, » autrement dit quelle est l'autorité du livre, s'il n'est pas strictement historique, je crois que notre auteur n'aurait d'autre réponse que celle à faire à la question de l'autorité de la vérité chrétienne elle-même, à savoir qu'elle se légitime à la conscience, tout comme le soleil à nos yeux, et il tiendrait sûrement pour aveugle celui qui en nierait la splendeur ; il déclare en effet que les paroles du Christ rapportées dans notre évangile « s'imposent à chaque âme croyante comme l'expression de la réalité. »

Les deux exégètes dont je viens de parler voient également dans l'auteur du IV^e l'Evangile un mystique, et ils lui attribuent une inspiration très spéciale. Pour M. Loisy l'Evangile de Jean « pourrait bien être une vision, comme l'Apocalypse, et dans la même mesure. » Pour notre pasteur il est pareillement le produit d'« une vision glorieuse, dont l'auteur a été honoré. » Il affirme que maints discours donnés pour adressés par le Seigneur à ses disciples auraient été incompréhensibles pour eux. L'abbé de même : « Ce n'est pas Jésus, dit-il à propos des enseignements du chapitre V, chapitre dominé tout entier par la thèse de la théologie johannique sur la vie, sur les rapports du Fils avec le Père et sur ceux de la Loi avec l'Evangile, ce n'est pas Jésus qui a plaidé sa cause devant les autorités juives en ces termes, que personne à Jérusalem n'était en état de comprendre et qui ne correspondent pas à sa situation vis-à-vis de l'opinion contemporaine, à sa manière d'être à l'égard de ses disciples, du commun des Juifs et de ses ennemis ; c'est l'Evangile toujours vivant qui, quelque soixante ans après la passion du Sauveur, se défend contre le judaïsme et prouve contre lui la mission divine, la filiation divine, l'œuvre divine de Jésus. » Et à propos de la déclaration du Seigneur que celui qui mange sa chair et boit son sang a la vie éternelle : « Certes Jésus n'a jamais tenu ces propos devant un auditoire juif ; il n'a point parlé de l'eucharistie, un an avant sa mort,

comme d'une institution actuellement en vigueur ; mais c'est l'évangéliste qui parle par la bouche du Christ et laisse voir comment on comprenait l'eucharistie dans le milieu chrétien où il vivait. »

C'est encore tout à fait la pensée de M. Loisy qu'exprime notre pasteur, quand il affirme que Jean « confond sans cesse le présent dont il vit avec le passé dans lequel il tente de revivre. » « L'Évangéliste antidate, dit-il, les discours lorsqu'il les attribue au Christ terrestre. » (p. 37) M. Loisy soutient que, d'après les Synoptiques, les Actes et même saint Paul, « Jésus n'a jamais prêché qu'aux Juifs », et il ajoute, touchant sa rencontre avec la Samaritaine : « Ce que Jean nous présente n'est pas une scène de l'Évangile, mais un tableau de mission chrétienne. » Jean a anticipé (notre pasteur dit « antidaté »), dans le cadre évangélique, ce que nous racontent les Actes, et il a résolument attribué à Jésus l'œuvre que Luc, dans le III^e Évangile, faisait pressentir. Le Christ de Jean est le Christ glorifié, qui réalise par ses disciples le salut du monde. « L'histoire de la Samaritaine, comme le reste du IV^e Évangile, a derrière elle Paul et la diffusion du christianisme chez les païens. »

Le pasteur écrit : « Des premières pages (du IV^e Évangile) jusqu'aux dernières, règnent la même sérénité et la même majesté. C'est à peine si l'on peut noter chez le Christ quelque émotion ou quelque appréhension au sujet de sa propre destinée ¹. »

Mais, dirons-nous, la sérénité et la majesté, relevées comme un caractère de la figure du Christ johannique, ne paraissent pas beaucoup moindres chez les Synoptiques, où nous lisons : « Pour vous, mettez bien ces paroles dans vos oreilles : car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes », et encore : « Il se mit à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrit beaucoup et qu'il fût réprouvé par les anciens et les principaux sacrificateurs et les scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il se relevât trois

¹ *Jour après jour*, p. 35, 36.

jours après ; et il tenait ce discours ouvertement¹. » Puis vient la réprimande que Pierre lui adressa et qui provoqua de la part du Maître à l'apôtre dont les pensées n'étaient pas aux choses de Dieu, la sévère leçon que l'on sait. Ces paroles rapportées par Marc et Luc témoignent-elles de moins de calme assurance ou de majestueuse sérénité que celles de Jean ? Cette sorte d'insensibilité supraterrrestre, frisant presque l'impassibilité, que notre pasteur croit pouvoir constater chez le Christ johannique, rappelle tout à fait le point de vue de M. Loisy qui voit en lui « un être transcendant qui n'est pas de la terre, mais du ciel, et semble ne parler et n'agir que pour prouver qu'il est Dieu. » Aussi pourrait-on presque se demander si l'auteur réformé n'a pas subi l'influence du catholique. Il est vrai que l'un et l'autre peuvent avoir également connu telles études herméneutiques antérieures, allemandes entre autres. Quoi qu'il en soit, n'y a-t-il pas exagération positive à « parler de la constante sérénité du Christ », et à dire qu'« on peut à peine noter chez lui quelque émotion ou quelque appréhension au sujet de sa propre destinée », quand on se place en regard de paroles comme celles-ci, rapportées par le IV^e Evangile, bien entendu : « Maintenant mon âme est troublée. Et que dirais-je ? Père, délivre-moi de cette heure ; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom² ? » M. Loisy dit à ce propos que le Christ johannique n'est « jamais ému, si ce n'est qu'il le veuille, jamais affecté du sort qui l'attend, si ce n'est qu'il lui plaît une fois de se dire inquiet, pour ajouter aussitôt qu'il ne doit pas l'être et qu'il ne l'est pas³. » La perspicacité psychologique ou herméneutique de M. Loisy ne paraît-elle pas ici quelque peu en défaut, avoir cédé à la pression du système qui est le sien, d'une idée au fond préconçue ? Où le savant abbé voit-il que Jésus dise n'être pas inquiet ou troublé ? Par quelque atténuation et

¹ Luc IX, 22, 44 ; Marc VIII, 31-33 ; voir aussi Mat. XVI, 23 sq. ; XX, 17-19 ; XXVI, 2 ; Marc IX, 31 ; X, 22-34 ; Luc XVIII, 31, 33.

² Jean XII, 27.

³ Le IV^e Evangile, p. 73. *Autour d'un petit livre*, p. 92.

restriction qu'on interprête les paroles du Seigneur sur la soumission à la volonté de son Père, il semble pourtant difficile d'admettre que : « mon âme est troublée » puisse en définitive signifier : « mon âme n'est pas troublée ». N'est-il pas plus conforme à la vérité de laisser à ces mots toute leur valeur et d'entendre les paroles qu'ajoute le Seigneur, non d'une négation de son trouble, mais de sa parfaite soumission à la volonté paternelle, que seule il veut glorifier ? C'est exactement la pensée exprimée par Luc (XXII, 42) : « Père, si tu voulais transporter cette coupe loin de moi ! toutefois que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne ». La soumission cordiale, je le veux bien, allège le fardeau, adoucit la douleur, le trouble et l'inquiétude, mais elle ne les annule pas. Il me semble donc qu'on ne peut réellement pas dire du Christ avec M. Loisy : « Il lui plaît une fois de se dire inquiet pour ajouter aussitôt qu'il ne doit pas l'être et qu'il ne l'est pas. » N'y a-t-il pas là un certain parti-pris, un défaut de pondération qu'on peut du reste souvent constater chez l'abbé Loisy, quand il oppose le IV^e Evangile aux Synoptiques ? C'est le cas, par exemple, quand il déclare que « le Christ johannique n'est pas simplement résigné à la mort, mais qu'il va au devant d'elle, qu'il domine le sanhédrin de toute la hauteur de sa divinité, qu'il est sur la croix comme sur un trône ». Tout cela est vrai, mais les Synoptiques nous présentent-ils le Seigneur d'une façon qui soit bien différente¹ ? et, pour ne nous en tenir qu'à ce dernier trait de Jésus apparaissant sur la croix comme sur un trône, remarquons que ce n'est pas dans le IV^e Evangile, mais bien dans Luc (XXIII, 43) que nous lisons ces paroles : « En vérité je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Parler ainsi, c'est bien trôner !

Si j'ai fait ressortir les analogies des deux auteurs dont je viens de vous entretenir, je dois reconnaître pourtant qu'ils présentent aussi des différences notables. T. Fallot ne traite pas proprement l'Evangile d'ouvrage allégorique,

¹ *L'authenticité du IV^e Evangile*, par A. Nouvelle, p. 80-82.

les personnages mis en scène de types figuratifs; et, tandis que pour l'abbé les miracles rapportés ne sont que des symboles, le pasteur ne paraît pas mettre en question leur réalité historique, tout comme, quoiqu'il ne traite pas la question, il semble bien admettre l'apostolicité du livre, que rejette l'abbé Loisy. Pour ce dernier, le IV^e Evangile n'était tout d'abord destiné qu'à un petit nombre d'initiés : rien de pareil chez le pasteur. Du reste, pour la comparaison des deux thèses, il ne faut pas oublier que le commentaire de M. Loisy, sur le IV^e Evangile, contient 960 pages, et qu'en outre il a défendu ses vues dans deux autres ouvrages encore : *L'Evangile et l'Eglise* et *Autour d'un petit livre*, tandis que Fallot ne consacre que quelques pages à la question qui nous occupe. Il n'en reste pas moins qu'on peut être frappé de la concordance de vues auxquelles sont parvenus, chacun de leur côté, et peut-être indépendamment l'un de l'autre, deux hommes qui sont sortis de milieux assez différents.

Et maintenant je laisse la parole à ceux qui voudront bien la prendre pour distinguer le vrai du faux, approuver ou combattre, objecter, assentir ou bien réfuter, de manière que, espérons-le, du choc des opinions puisse jaillir quelque lumière.
